

BUREAUX RUE NAIN, 1,

ROUBAIX-TOURCOING :

Trois mois. 13 fr
Six mois. 23
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée 63

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : A. REBOUX

Le Nord de la France
Trois mois. 14
Six mois. 27
Un an. 51

ANNONCES : 15 centimes la ligne
RECLAMES : 25 centimes
— On traite à forfait. —

ROUBAIX, 20 MARS 1872

BULLETIN QUOTIDIEN

Nous avons sous les yeux un article de la Gazette de Spener qui vient éclairer d'un singulier jour la mission de M. Minghetti. Dans cet article, il est déclaré que l'alliance italo-prussienne est un fait accompli, et que, dans ce moment, ou négocie à St-Petersbourg, l'adhésion de la Russie à cette alliance!

Quant à la Russie on assure que le Czar consulté par le chancelier de l'empire allemand, a donné mission au comte Orloff de faire des ouvertures aux chefs de l'émigration polonaise. Dans le cas où un conflit surgirait entre la Prusse et l'Autriche, M. de Bismarck veut faire en sorte que la Pologne ne puisse porter secours à l'Autriche, il est donc nécessaire d'aplanir les difficultés politiques qui divisent la Russie et ce malheureux royaume.

Tous ces bruits inspirent au gouvernement français une inquiétude légitime, aussi un de nos correspondants nous écrit-il que l'Agence Havas a été invitée à ne pas communiquer aux journaux la traduction de l'article publié par la Gazette de Spener.

On a vu avec quelle franchise de langage l'honorable député de Lyon, M. Ducarre, a stigmatisé les menées de l'Internationale. Il nous revient que les frères et amis du Rhône n'ont pas été contents. Le Conseil municipal de Lyon s'est réuni en séance extraordinaire et a voté l'ordre du jour suivant: Le Conseil municipal proteste énergiquement contre les dépositions calomnieuses de M. Ducarre, et passe à l'ordre du jour.

Autre sujet d'irritation parmi les radicaux. Le 18 mars, devait avoir lieu dans St-George's-Hall, à Londres, un meeting public sous les auspices des membres de l'Internationale, des démocrates de Londres et des réfugiés de la

Commune. Un télégramme nous annonce que le gouvernement anglais a interdit le meeting. On assure, du reste, que le ministre est disposé à accorder l'extradition des réfugiés qui ont subi quelque condamnation infamante. En Suisse, le Conseil fédéral manifeste les mêmes dispositions. La ville de Genève est presque décidée à retirer les permis de séjour aux communards. Aussi ces derniers s'apprent-ils à chercher un autre asile. En outre, il paraît certain que l'extradition de Cluseret a été accordée, et jeudi dernier, tous les agents de l'autorité avaient reçu l'ordre de le mettre en état d'arrestation, lorsque l'ex-député à la guerre, prévenu à temps, a réussi à s'évader; en ce moment, il fait voile pour l'Amérique.

On lit dans le Journal officiel :

Le traité de commerce avec l'Angleterre a été dénoncé au gouvernement britannique par une communication de l'ambassadeur de France du 15 courant. Il cessera, en conséquence, d'être en vigueur à partir du 15 mars 1873.

La voie des négociations reste ouvert pour toutes les stipulations concernant le commerce de la France et de l'Angleterre, et l'article 2 de la loi du 2 février dernier porte que les tarifs conventionnels continueront d'être observés jusqu'au vote de tarifs nouveaux par l'Assemblée nationale.

Lettres de Paris

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix).

Paris, 19 mars 1872.

C'est une vraie séance d'affaires, que nous avons eue, hier, à Versailles, et d'affaires jugées un peu sur l'étiquette du sac; car, la Chambre a voté tout d'un trait 75 chapitres du budget. Un seul orateur a pu l'arracher à son parti pris d'abatre de la besogne: cette personne est l'honorable M. Raudot, l'homme aux économies. M. Raudot avait préparé une trentaine d'amendements, proposant tous quelque réduction sur le chapitre des dépenses. L'eût-il été plus habile en en proposant deux ou trois, car une corde s'use lorsqu'on la presse aussi souvent. Cependant, notre majorité a un tel goût pour l'épargne que, sans prendre tout à fait au sérieux les 250 millions d'économies que prétend obtenir M. Raudot, elle est bien aise de lui donner raison le plus souvent possible. C'est ce qu'elle a fait hier, à l'occasion du budget de la Cour des comptes.

L'incident du jour est le remplacement de M. Cochin à la préfecture de Seine-et-Oise. Il paraît qu'on avait, un moment, indiqué M. Valentin (ancien préfet du Rhône) pour occuper ce poste. Pendant la maladie de M. Cochin, le se-

crétaire général de Seine-et-Oise avait exprimé à M. Thiers la crainte que cette maladie ralentit sérieusement les affaires: si elle se prolongeait, M. Thiers avait été ainsi conduit à se préoccuper du choix de son successeur avant même que le poste ne fût vacant. M. Valentin, qui est toujours aux aguets, et qui est vent de cette situation, s'empressa, dit-on, de s'offrir pour occuper l'emploi. Après l'avoir, dit-on, discuté, le chef du pouvoir s'aperçut promptement du mauvais effet que produirait ce choix. Après y avoir réfléchi plus mûrement, il aurait déclaré qu'il était préférable de sonder, sur une question aussi importante, les impressions et les préférences du conseil général de Seine-et-Oise. Ce conseil général doit se réunir du 1er au 15 avril. C'est pendant ce délai qu'on s'occupera de faire un choix et la nomination n'aura lieu qu'après le 15 avril.

La guerre de 1870 a donné lieu déjà à la publication de plusieurs ouvrages militaires. Les opérations de la marine et de l'armée du siège de Paris viennent d'être décrites, par deux de ses plus illustres défenseurs, le vice-amiral baron La Roncière Le Noury, et le général Vinoy.

Celles des deux armées de la Loire ont eu dans les généraux d'Aurelle de Paladieu et Chanzy deux historiens d'une grande autorité. On ne lira pas avec moins d'intérêt les épisodes importants de ce grand drame historique, dont les détails sont encore si peu connus.

Acteur principal dans les opérations de la première armée de la Loire, des Pallières, ancien commandant du 15e corps, va publier, le 21, chez l'éditeur Henri Plon, sous le titre d'Orléans, le récit de cette campagne à laquelle il a pris part. On trouvera dans ce récit, fait avec une entière sincérité, l'esprit fidèle des faits qui ont amené l'évacuation de cette ville dans les premiers jours de décembre 1870, et la ruine de nos premières espérances.

Rétablir la vérité dénaturée par la passion politique ou par l'intérêt personnel sur cette triste page de notre histoire, mais lire en même temps de nos cruelles épreuves d'utiles enseignements pour éviter à l'avenir les mêmes fautes, et reconstruire notre armée sur des bases solides, tel est le double but que s'est proposé le général Martin des Pallières.

Membre de l'assemblée nationale et de la commission de réorganisation de l'armée, auteur lui-même de plusieurs projets de lois sur les différentes parties de cet important sujet, le général Martin des Pallières est en position de faire fructifier l'expérience qu'il a acquise sur les champs de bataille de Crimée, de Chine et de Cochinchine, de Sedan et des rives de la Loire. Mais il sait bien qu'à l'époque où nous vivons, les meilleures idées ne peuvent être mises en pratique si elles ne s'appuient pas sur l'opinion publique, alors surtout qu'il s'agit de questions vitales pour le présent et l'avenir du pays, et qui intéressent personnellement chacun des membres de la nation. C'est dans ce sentiment qu'il a écrit son ouvrage, et nous ne saurions mieux en terminer l'exposé qu'en repro-

duisant les conclusions de son chapitre VII: « C'est donc à la France, victime de ce déplorable état de choses, à intervenir pour y remédier. Si elle veut avoir une armée solide et bien commandée, son devoir est d'appuyer ses représentants dans la voie des réformes indispensables, qui peuvent seules assurer sa régénération militaire et relever sa grandeur dans l'avenir. »

P. S. — Il n'est pas certain que l'Assemblée prenne, pour les fêtes de Pâques, un mois de vacances, comme les journaux l'annoncent. Un certain nombre de députés trouvent cette prorogation trop prolongée, soit à cause de l'urgence de la gravité des questions à résoudre, soit à cause du danger de suspendre l'action de l'Assemblée pendant si longtemps, en présence de tant de passions hostiles, qui la menacent. J'ai entendu des membres de la majorité dire qu'ils ne voteraient pas plus de quinze jours.

Hier, le maréchal Bazaine a dû être entendu par la commission d'enquête sur les capitulations.

La Patrie rapporte une conversation qu'un de ses collaborateurs, M. d'Arnaud, de retour d'une excursion dans le Levant, a eu, il y a deux jours, avec M. le président de la République, conversation dont nous extrayons les passages suivants: « Tous nos efforts, dit M. Thiers, doivent tendre à raffermir notre crédit, à développer nos ressources industrielles et agricoles, qui sont toujours les plus belles du monde, et rendre à la France son ancien prestige. Il faut que le monde s'épouvoie pacifiquement que la France existe et qu'elle pèse encore d'un certain poids dans la balance. C'est pour cela que je m'applique avant tout à relâcher de bonne finance et une bonne armée. »

Informations-Nouvelles

C'est une chose onéreuse, qu'une grande armée; mais devant les armements chaque jour plus formidables des Etats européens, la France ne peut rester désarmée; il faut même qu'elle tienne son rang comme puissance militaire. L'esprit de l'armée est excellent. J'ai 130,000 hommes qui baraguent depuis dix-huit mois: c'est une rudé école; mais quels hommes sortent de cette école et quelle puissance peut en produire autant! Notre situation sous ce rapport est bien meilleure que sous l'empire, car, à l'exception de la garde, il n'y avait pas un régiment qui fût organisé dans le vrai sens du mot.

Après ces 130,000 hommes baraguant, que je considère comme un noyau d'armée incomparable, 130,000 autres passeront par la même école et nous arriverons peu à peu à posséder une armée sans rivale.

Nous avons, de l'aveu même des Prussiens, le meilleur fusil connu. Notre matériel de position est formidable, celui de campagne se complète chaque jour. Nos pièces nouvelles ont une portée supérieure à celle des canons prussiens, qui sont maintenant presque tous à la refonte pour être transformés. Notre tir de but en blanc laisse encore à désirer, au point de vue de la justesse, l'é-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 21 MARS 1872

L'ENVERS DE LA COMÉDIE

DEUXIÈME PARTIE

IV.

UN VOLTIGEUR DE L'ANCIEN RÉGIME.

(Suite)

On ne se hâta pas d'ouvrir à Edgard; et cependant, prêtant l'oreille, il s'imaginait entendre à l'intérieur un bruit singulier qui décelait la présence d'un être vivant, et qui, à ce moment de nos misères républicaines, pouvait passer pour un paradoxe ou un contraste. Il lui semblait ouïr le frémissement argenté de piles d'écus que l'on étalait sur une table ou que l'on enferrait dans un sac. Persuadé qu'il se trompait, il conclut le moins que cette étrange et solitaire maison avait un habitant, et il se remit à cogner avec plus de force du pommeau de sa cravache. Le bruit argenté cessait, mais la porte ne s'ouvrit

pas davantage. A la fin, Mévil, exaspéré par l'orage qui était alors dans toute sa force et par ce manque évident aux plus simples lois de l'hospitalité, revint à la charge, et frappa un coup si violent que la porte céda.

Notre voyageur se trouva alors dans une salle assez vaste, qui ne différait pas de beaucoup des cuisines de paysans. Un maigre tison brûlait dans lâtre et chauffait une marmite dont le contenu, d'une odeur peu appétissante, semblait destiné à un souper d'anachorète. Sur une grossière table, qui occupait le milieu de la salle, une chandelle fumeuse, fichée dans un flambeau de cuivre, combinait ses exhalaisons fétides avec celles de la cheminée et de la marmite. A sa clarté blafarde, qui errait languissamment sur les murs blanchis à la chaux, on pouvait voir, dans une pièce contiguë, des rideaux de serge verte, vieux et usés, à demi ramenés sur un grand lit de noyer. Le seul meuble un peu remarquable qui attirait les regards, était un bahut en bois sculpté, bruni par le temps et garni d'une grosse serrure.

Adossé à ce bahut comme s'il avait voulu le cacher aux visiteurs indiscrets, se tenait un homme grand, sec, légèrement voûté, et dont les cheveux blancs, le front dépeuplé, les rides profondes, l'œil enfoncé dans son orbite, la figure hâve et tourmentée dans sa pâleur sénile, relevaient, par une indéfinissable impression d'étonnement et d'inquiétude, ce que son costume et son entourage

avaient de sordide et de misérable. Il paraissait plus qu'octogénaire, mais le vie, retiré dans son regard, y dardait des lueurs fauves et après, qu'on eût dites le reflet d'une lampe agonisante sur un monceau d'or. Au moment où Edgard entra, cet étrange vieillard, par un mouvement rapide, cacha sous sa chemise une clé qui Mévil avait vu reluire comme un éclair entre ses mains décharnées, et qui venait sans doute de grincer dans le bahut. Puis, faisant un effort pour réprimer son émotion, et marchant sur Edgard d'un pas encore assez ferme, il lui dit d'un air irrité et terrifié tout ensemble:

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous? Pourquoi forcer ma porte? Qu'avez-vous vu? Que savez-vous? Qui vous envoie? On vous a trompé... Je n'ai rien... absolument rien que ce toit, cette guenille et ce lit. Passez votre chemin!

A chacune de ces paroles débitées avec une volubilité singulière, la pâleur livide du vieillard faisait place à une rougeur fébrile; ses lèvres tremblaient, sa voix entrecoupée et stridente avait des éclats métalliques.

Au lieu de répondre, Edgard marcha droit à la cheminée, saisit le crochet de fer suspendu à l'âtre, et remua les tisons qui se ramifiaient en jetant des milliers d'étincelles. Ensuite, secouant son manteau ruisselant de pluie, et présentant à la cheminée un foyer ses bottes étoilées de pluie, il se précipita froidement à l'inhospita-

lier propriétaire de ce cette triste maison:

— Je ne veux rien que m'abriter un moment contre cet horrible orage... Je ne vous demande rien que mon chemin pour aller à Prasly: je n'ai rien vu qu'une nuit très noire, une maison très laide et un hôte très maussade.

Cette réponse, nette et rassurante dans sa brusquerie, ne fit qu'ajouter au trouble du vieillard au lieu de l'apaiser.

— Prasly! s'écria-t-il: Prasly! dites-vous? Qui allez-vous voir, qu'allez-vous faire à Prasly?

— Mais que vous importe? dit Edgard dont l'étonnement augmentait.

— Ah! c'est que j'ai connu autrefois... là-bas... au château... mais non... personne! il n'y a plus personne de ce temps-là... ils sont tous morts, enterrés, oubliés... moi-même, je suis seul ici, tout seul... mon fils unique, mon Antoine m'a quitté, il y a bien longtemps... je lui ai fait honte... je lui ai fait peur... Ah! ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai, ils ont dit que Pierre Mourgue était riche, que Pierre Mourgue se levait la nuit pour compter son trésor... ils ont menti... ne les croyez pas!

Evidemment, soit que l'apparition subite d'Edgard eût porté le désordre dans le cerveau de cet homme, soit que ses idées suivissent une pente habituelle et irrésistible, il tombait, de moment en moment, dans un état voisin de la démence. Mévil, malgré ses prétentions au

sang-froid, éprouvait ce frisson communicatif que cause une scène de folie véritable, fort différente de celles qui se jouent au théâtre avec des peignoirs blancs et des couronnes de fleurs dans les cheveux: il chercha à maîtriser cette sensation indigne d'un sportman accompli, et dit à son bizarre interlocuteur:

— Voyons, père Mourgue, si tel est en effet votre nom... calmez-vous et écoutez-moi! — Je suis un voyageur, aventureux, par un temps affreux, sur la route de Prasly...

La pluie tombe à torrents... je ne vois plus mon chemin devant moi... J'aperçois votre maison... je frappe à votre porte... vous tardez à m'ouvrir... je frappe un peu plus fort... j'entre sans me faire annoncer... je me réchauffe un moment: je vous demande de me remettre dans la direction de Prasly, de me remettre dans la direction de Prasly, de me renseigner sur la distance qui me reste à parcourir, et je vous payerai, pour ce double service, le prix que vous fixerez vous-même... Qu'y a-t-il donc là de si terrible? Et à quoi riment ces airs effarés?

Pendant qu'Edgard parlait, l'accès de fièvre de Pierre Mourgue tombait peu à peu; les muscles de son visage se déendaient, comme si quelque secret ressort, un moment dérangé dans sa tête, se fût rétabli tout à coup; il regarda autour de lui de l'air d'un homme qui sort d'un mauvais rêve, et dit à Mévil avec la